

André Gide en Tunisie

Souvenirs
du libraire Marcel TOURNIER

présentés par ses fils
PAUL & ROBERT TOURNIER

Marcel Tournier (1887-1959) reprend en 1920 une librairie située sous les arcades de la grande artère de Tunis, l'avenue de France. Il réussit, en quelques années, à lui donner un essor particulier, en développant un fonds important de livres anciens, d'abord spécialisé dans les ouvrages consacrés à l'Afrique du Nord, puis étendu à la littérature et à l'histoire, intéressant une clientèle cherchant aliment à sa vie intellectuelle. Médecins, chirurgiens, avocats et bibliophiles de tout crin en forment le noyau. Le plus illustre est Charles Nicolle, directeur de l'Institut Pasteur, dont le prix Nobel va, en 1929, couronner les travaux scientifiques. Son adjoint, Étienne Burnet, ancien normalien, agrégé de philosophie, s'est finalement dirigé vers la médecine. L'un et l'autre se délassent de leur activité de recherches en écrivant romans, essais ou critiques. Tous ces lecteurs fidèles se regroupent en une informelle société des « Amis des livres » qui se réunit tous les mois pour un dîner à Tunis ou, à la belle saison, dans un restaurant du golfe. À cette époque, l'Afrique du Nord est à la mode parmi les écrivains français. Les uns vont donner, de Tunis à Casablanca en passant par Alger, une conférence bien rodée. D'autres, fuyant le public, apprécient le charme de la Tunisie pour y travailler dans le calme. Mais beaucoup s'arrêtent à la librairie de l'avenue de France, car leur éditeur ou un confrère leur ont indiqué qu'ils trouveraient en Marcel Tournier un guide compétent pour découvrir la Médina ou organiser un séjour dans une ville de la côte que n'ont pas encore envahie les hordes de touristes qui s'y pressent maintenant. Dans les dernières années de sa vie, Marcel Tournier a rédigé ses souvenirs concernant les écrivains les plus notables qu'il a eu l'occasion de rencontrer. Le premier d'entre eux est André Gide qui, en mars 1923, après un séjour au Maroc, regagne la France en passant par Tunis.

1923. Premier séjour de Gide

Parmi les personnalités qui fréquentaient alors ma librairie, une des plus intéressantes était sans conteste le comte Foy. Descendant direct du général de l'Empire, Foy avait fait de la Tunisie son pays d'adoption. Très artiste, d'une sûreté de goût parfaite, pourvu par surcroît d'une grosse fortune, il m'apparaissait comme une sorte de mécène dont l'originalité et l'hospitalité fastueuse faisaient songer aussi au comte de Montesquiou.

C'est lui qui, jadis, avait découvert tout le charme d'Hamamet, cette délicieuse petite ville arabe qui, à une soixantaine de kilomètres au sud-est de Tunis, à l'entrée du golfe du même nom, a vu s'installer depuis, autour de ses jardins et de ses remparts en ruines, toute une colonie étrangère venue des quatre coins de l'Europe. Quelque trente ans auparavant, sur une plage absolument déserte, il avait fait édifier une très belle villa, noyée dans une végétation luxuriante et, comme l'industrie hôtelière tunisienne était encore à l'état embryonnaire, il avait coutume d'y accueillir, avec une générosité toute orientale, des visiteurs de marque et plus particulièrement des écrivains.

Il en tirait d'ailleurs quelque vanité, citant de nombreux noms, insistant avec complaisance sur tous les séjours qu'André Gide avait faits chez lui (je devais m'étonner plus tard que celui-ci ne les ait jamais évoqués dans son *Journal*), très fier aussi de m'apprendre que Lacretelle venait d'y terminer *Silbermann*.

Un soir d'avril 1923, alors qu'il choisissait des livres, Foy me dit négligemment :

« Voulez-vous faire la connaissance de Gide ? Il est actuellement mon hôte ; j'ai pensé qu'il serait intéressant pour vous de le rencontrer. »

Je le remerciai avec effusion. Deux jours après, il revenait en compagnie de l'illustre écrivain, de retour du Maroc où il avait été l'hôte du maréchal Lyautey. Marc Allégret, que mes vendeuses, plus sensibles à la jeunesse qu'aux gloires littéraires, comparèrent à un jeune faon, les accompagnait.

Ma première impression ne fut pas bonne et je l'avouerai avec d'autant plus de sincérité qu'au cours des années suivantes, j'ai eu à maintes reprises l'occasion de rectifier ce premier jugement. Froid, assez distant, Gide me parut manquer complètement de naturel. Sa distinction quelque peu agaçante rappelait celle d'un acteur professionnel. Le pis, c'est que, de temps à autre, il affectait de s'adresser à Allégret en anglais, ce que je trouvais ridicule car il le parlait assez mal, comme la plupart des Français, et n'importe quel élève de première eût été capable de le comprendre.

Son intérêt commença à s'éveiller lorsque je lui signalai qu'un fami-

lier de la librairie, avocat bien connu, était un de ses grands admirateurs, qu'il possédait non seulement toutes ses œuvres dans l'édition originale, mais qu'il avait poussé la ferveur jusqu'à les revêtir lui-même de somptueuses reliures.

« Votre homme semble intéressant, me dit Gide. Présentez-le moi. Je me ferai un plaisir de lui dédicacer deux ou trois livres. »

Quand les trois visiteurs nous quittèrent, la journée tirait à sa fin. C'était l'heure des habitués et, sitôt le rideau baissé, le personnel parti, chacun me questionna sur le grand homme.

« Comment l'avez-vous appelé ? me demanda le docteur Gobert, un pince-sans-rire.

« Je l'ai appelé Monsieur, comme tout le monde. »

Gobert leva les bras au ciel :

« Mais c'est une faute impardonnable ! On voit que vous n'avez aucune connaissance des milieux littéraires. Il fallait lui donner du "Maître" ! Ça ne vous aurait pas écorché la bouche, et puis ça fait tant de plaisir aux intéressés. Prenez-en note pour l'avenir. »

Je promis tout ce que l'on voulait et, le lendemain, quand Gide arriva, lui envoyai du « Maître » à tour de bras. Il ne tiqua pas, mais les choses se gâtèrent un peu lorsque, tout frétilant, sa serviette pleine de livres, l'avocat fit son apparition.

C'est que, lui aussi, je l'appelais « Maître », et depuis plus de trois ans. Après les présentations, on parla bibliophilie, ce qui ne pouvait que me mettre à l'aise, et je m'étais lancé dans je ne sais quelle digression quand soudain, l'œil sardonique, Gide m'arrêta :

« Vous venez de dire "Maître"... Auquel d'entre nous vous êtes-vous adressé ? »

Je piquai un fard, maudis intérieurement le docteur Gobert, et malgré tout mon respect pour les gens de lettres, me jurai bien qu'on ne m'y reprendrait plus.

Cependant, comme je devais l'apprendre par la suite, Gide était fort sensible à ce titre. Lors de la dernière visite que je lui fis à Paris, en 1945, je fus quand même assez surpris d'entendre sa secrétaire l'appeler ainsi à tout bout de champ. Ce me parut une faute de goût. Vingt-deux ans d'expérience m'avaient appris en effet que les « Maîtres », ou tout au moins ceux qui aimaient à se voir traiter comme tels, étaient presque toujours des écrivains de second plan.

1926. Deuxième séjour de Gide

André Gide revint en Tunisie en septembre 1926. *Journal* :

Tunis. 15 septembre.

Embarqué le 13 — arrivé ce matin 6 heures.

Ennui sans nom ; tout le monde est laid. Je donnerais tout ce voyage pour quelques heures d'étude devant un bon piano. Réduit à étudier les *Mazurkas* de Chopin en imagination ; non sans profit du reste. Perte de temps formidable, à un âge où...

26 septembre.

Le meilleur souvenir de Tunis : quelques heures passées devant l'excellent petit Pleyel de Tournier, le libraire. Seul, dans l'appartement, je revois les *Nocturnes* et les *Barcarolles* de Fauré, dont je ne me souvenais plus qu'à peine.

C'est en septembre 1926, quelques semaines à peine après son retour du Congo, que, toujours flanqué de Marc Allégret, Gide nous revint pour la seconde fois.

En Tunisie, les premiers jours d'automne me sont toujours apparus comme les plus pénibles de l'année. À la chaleur sèche des mois d'été succède alors une chaleur lourde et humide, moins élevée peut-être mais singulièrement plus déprimante que la première. Comme je lui en faisais la remarque, m'étonnant qu'il eût choisi un moment si défavorable, Gide m'affirma d'un ton sans réplique :

« Vous n'y êtes pas. La Tunisie n'offre son vrai visage que pendant les chaleurs. Il ne me viendrait jamais à l'idée d'y venir à une autre saison. » (Ce ne l'empêcha d'ailleurs pas de changer d'avis au cours des années qui suivirent.)

En fait, comme son *Journal* en témoigne, ce court voyage, qui le fatigua beaucoup, devait lui laisser un morne souvenir. Un matin, au cours d'une conversation, il me parla de la musique de piano pour laquelle il semblait éprouver une véritable passion. Je m'y intéressais aussi, mais, n'ayant plus le temps de faire des gammes, venais justement d'échanger mon piano contre un magnifique Pleyela à rouleaux dont je tirais une juste fierté, y exécutant sans efforts, avec une maestria incomparable — du moins je la jugeai telle — les morceaux les plus difficiles.

« Que ne me l'avez-vous dit plus tôt ! s'écria Gide. La journée promet d'être si chaude que les promenades ne me tentent guère. Si vous disposez d'un instant, allons voir sans retard cette huitième merveille. »

Je le fis monter à l'appartement où régnait une certaine fraîcheur et le priai de choisir dans la collection de rouleaux ceux qui seraient susceptibles de lui plaire. Il limita son choix à Chopin et à Albeniz. Parmi les enregistrements de ce dernier figurait *Eritaña*.

« Tenez, lui dis-je avec orgueil, voici la dernière œuvre du compositeur. Il l'a écrite quelques jours avant sa mort ; son biographe ajoute que,

n'ayant pas eu le temps de la revoir, il y laissé subsister de telles difficultés qu'elle ne peut être interprétée que par un virtuose. »

Gide écouta le morceau en silence ; lorsque, tout souriant, je me retournai vers lui dans l'attente d'un compliment, il me déclara froidement :

« Mon cher, cet enregistrement ne vaut rien. Le mouvement n'y est pas du tout. On devrait sentir tout au long de cette œuvre un rythme endiablé que vous ne laissez pas percevoir un seul instant. »

Se levant soudain, il posa sa cigarette, se mit au piano, et, avec un brio qui me stupéfia, exécuta par cœur toute la première partie.

Comme je le félicitai sans réserve :

« Votre Pleyela est excellent, me dit-il, bien que les touches en soient un peu molles et qu'elles encouragent les effets faciles. Je me sens si bien chez vous qu'avec votre permission j'y passerai volontiers la fin de la matinée à me délier les doigts. »

Ma femme et mes enfants n'ayant pas encore regagné le bercail, je l'assurai que l'appartement était à sa disposition, lui fis apporter des rafraîchissements et redescendis discrètement à mon travail. Il revint le soir, puis les jours suivants, sans que je me fusse permis une seule fois de le déranger ; pour sa plus grande satisfaction, semble-t-il, puisqu'il devait écrire plus tard dans son *Journal* que ces quelques heures passées devant mon petit Pleyel restaient son meilleur souvenir de Tunis. Il va de soi que je le trouvai beaucoup plus sympathique, beaucoup plus naturel aussi que lors de son premier passage. Les séances de piano à l'appartement lui ayant aussi donné l'occasion d'inspecter ma bibliothèque, il me félicita du choix des ouvrages — rien ne pouvait m'être plus sensible — notamment de mes préférences pour Proust, qu'il mettait alors au dessus de tout. Je me souviens aussi que, lui ayant demandé quels étaient, à ses yeux, les ouvrages de critique moderne les plus utiles à ma formation professionnelle, il me recommanda tout particulièrement les *Approximations* de son ami Charles Du Bos, dont les deux premières séries venaient de sortir.

Si je tiens à rappeler ces menus propos, c'est que, quinze ou seize ans plus tard, pendant le séjour de longue durée qu'il devait faire à Tunis, un soir que, dans cette même pièce, nous passions en revue tous mes livres, il parut tout étonné de découvrir sur un rayon la collection complète des *Approximations*.

« Du Bos, cet écrivain sans originalité et sans talent », déclara-t-il comme s'il voyait dans ce choix une faute de goût.

Je sursautai :

« Mais, cher Monsieur, n'est-ce pas vous qui, ici même, lors de vos premières visites, me l'avez conseillé comme guide ? »

Il eut un geste désabusé :

« Mettons qu'il n'a pas su tenir les promesses que je pouvais alors fonder sur lui. »

L'indifférence qu'il devait marquer aussi à l'égard de Proust me choqua plus encore. En vain m'efforçai-je à plusieurs reprises de l'intéresser à tous les documents que j'avais patiemment rassemblés sur ce dernier. Brochures, autographes, reportages photographiques, etc., tout cela le laissait complètement froid et lorsque, un peu piqué, je me permis de lui rappeler son enthousiasme de jadis, il en parut presque surpris.

« Mais, mon cher, me dit-il, je suis un homme comme tous les autres, sujet à changements, aussi bien dans mes opinions que dans mes amitiés. Je veux bien reconnaître, pour vous faire plaisir, qu'il fut un temps où Proust m'attira vivement ; mais il y a bel âge que ce n'est plus devant lui, mais devant Paul Valéry que je tire aujourd'hui mon chapeau. »

Le jour de son départ (je reprends maintenant le fil de mon récit), nous fûmes conviés à déjeuner chez le jeune avocat que je lui avais présenté lors de son premier passage. Comme il devait s'embarquer avec Al-légret en fin d'après-midi, notre hôte leur avait aimablement proposé, pour ne pas écourter la réunion, de les conduire ensuite à Bizerte où les attendait le bateau.

Trois médecins, dont le docteur Burnet, sous-directeur de l'Institut Pasteur, participaient aussi à ces agapes. Ancien normalien, brillant agrégé de philosophie, Étienne Burnet, à sa sortie de l'École, s'était détourné de l'enseignement pour s'orienter vers la biologie et la recherche scientifique. Gide, qui le connaissait déjà, le tenait en haute estime et nous nous félicitons de sa présence qui ne manquerait pas de donner un tour plus piquant à la conversation.

Soit que l'ambiance lui parût favorable, soit que, après un séjour assez déprimant, la perspective du départ tout proche lui eût échauffé les esprits, soit que l'excellente cuisine et les vins de grand crû de notre hôte en fussent indirectement la cause, Gide se montra ce jour-là un causeur éblouissant, spirituel en diable, mordant, incisif, assaisonnant parfois ses propos d'une pointe d'allègre férocité.

Après avoir évoqué les souvenirs, tout frais encore, de son voyage au Congo, décrit avec humour les mœurs des Pygmées et des cannibales, dénoncé âprement, qu'ils fussent catholiques ou anglicans, l'influence, détestable selon lui, des missionnaires, il se lança soudain dans un étonnant paradoxe.

« Ce qui m'a toujours attiré vers l'Afrique, déclara-t-il, c'est que j'y retrouve l'homme à l'état naturel. Or, s'il y a une chose dont je suis bien persuadé, c'est que le vol et le mensonge sont le propre de l'homme. Nous n'avons que trop de tendances à l'oublier dans cette vieille Europe

où nous avons été déformés, contaminés par des siècles de christianisme. »

Et, comme nous nous regardions un peu perplexes, il ajouta :

« Vous croyez que j'exagère ? Permettez-moi de citer un seul exemple : ce matin, alors que j'entrais dans la ville arabe par la rue de l'Église, cette rue, jadis délicieuse, que vous avez rapetissée, réduite à rien en y installant des trottoirs, un marchand me propose un plat en cuivre ciselé. Je lui demande : "Quel est ton dernier prix ?" Il me dit : "Ce sera ce que vous voudrez." Cette seule réponse, Messieurs, c'est le commencement de la malhonnêteté. »

Quelques instants plus tard, notre hôte fit apporter un champagne de grande marque.

« Soyons pleins de respect pour ces bouteilles, nous dit-il. Elles ont leur histoire...

— Racontez, cher ami, racontez ! s'écria Gide.

— Elle est fort simple. Il y a quelques mois, j'ai plaidé pour une maison de champagne de Reims une affaire très importante que j'ai gagnée...

— Naturellement !

— Et au lieu de réclamer les honoraires qu'on me laissait le soin de fixer, honoraires qui, à ne pas vous le cacher, auraient pu s'élever à une trentaine de mille francs, je me suis contenté de leur dire... »

Avec un rire diabolique, Gide le coupa :

« Vous leur avez dit : ce sera ce que vous voudrez ! »

Il semblait véritablement habité par un mauvais génie. Lui qui, trois ans plus tôt, avait dédicacé avec tant de bonne grâce quelques livres à notre hôte, refusa sans ménagements la moindre signature, ne songeant de toute évidence qu'à faire presser le départ avec une hâte qui ne s'imposait pas :

« Messieurs, comme le déclarait il y a quelques semaines le Président Poincaré, Messieurs, il n'y a plus une minute à perdre ! »

Parmi les divers clichés que Marc Allégret avait pris à l'issue du déjeuner, il en est un, fort curieux, où Gide présente un profil d'apparence démoniaque qui n'eût pas manqué de ravir alors Henri Massis. Dans un livre de critique que celui-ci venait de publier, Gide y était en effet représenté comme une incarnation de Satan.

Quelques semaines après le départ d'André Gide, Marcel Tournier fait la connaissance d'Henry de Montherlant qui va s'isoler au palais Ben Ayed, au cœur de la vieille ville. Dans l'avant-propos d'Aux fontaines du désir (1927), il mentionne le « bon libraire Tournier, providence des littérateurs en mal de couleur locale tunisoise ». C'est la naissance

d'une amitié qui ne faiblira jamais. Quand, quelques années plus tard, la librairie ancienne s'installera dans de nouveaux murs, elle prendra pour enseigne La Rose de sable.

Le Journal de Gide, en juillet 1928, note deux réflexions datées de Hammamet et de Tunis.

1928. Troisième séjour de Gide

En 1928, au début de l'été, Gide revint pour passer quelques jours à Hammamet, où il se proposait d'écrire dans le calme une étude sur Montaigne. Le sujet devait lui être bien familier, puisqu'il se contenta d'emporter pour seul bagage la petite édition Nelson en trois volumes que je lui prêtai le matin de son départ.

Une quinzaine plus tard, quand il regagna Tunis, je lui proposai un baptême de l'air sur l'un des petits hydravions Lioré qui, après quelques avatars, venaient d'être mis en service sur la ligne Tunis-Antibes. Il accepta avec plaisir et, vers le milieu de l'après-midi, on nous embarqua en compagnie du directeur et du rédacteur en chef de *L'Unione*, le journal italien de l'endroit. La promenade, d'une vingtaine de minutes, s'était fort bien passée lorsqu'au retour, alors que nous survolions la ville, le pilote, à qui l'on avait dû recommander de nous donner quelques émotions fortes, cala soudain les moteurs. Rapidement, très rapidement, l'appareil se mit à descendre en vol plané vers le port. Dans la petite cabine, maintenant silencieuse, les journalistes commençaient à gesticuler, se retournant vers nous avec une inquiétude grandissante. Sans rien dire, mais pas rassuré davantage, je regardais Gide qui, très calme, se contenta de déclarer : « J'espère que ce n'est qu'une mauvaise plaisanterie. »

À cent mètres du sol, les moteurs repartirent et, quelques minutes plus tard, nous amerrissions sans autre incident. Flanqué de son état-major, le directeur commercial de la compagnie nous attendait au débarcadère. La face épanouie, il s'avança vers Gide et, sans le moindre ménagement, mit carrément les pieds dans le plat :

« Monsieur, lui dit-il, vous voici sans doute entièrement satisfaits. Après le tour exceptionnel que nous venons de vous faire faire, nous sommes en droit d'espérer que vous nous écrirez un bel article... »

Sans se démonter, Gide considéra en souriant le gros homme, me tapa sur le ventre, tapa sur le sien et, s'adressant à l'entourage, proclama d'un ton narquois :

« Double dépucelage, Messieurs ! »

La fin de la soirée devait être pour moi une révélation. Jusqu'ici, je

n'avais connu qu'un Gide assez lointain, volontiers cynique et d'une apparente sécheresse de cœur. Et voici que je fus amené à découvrir soudain un homme tout différent, d'une sensibilité incroyable, presque malade, un homme susceptible de verser des larmes.

Il avait été convenu qu'à la sortie de l'aérodrome nous irions visiter l'Institut océanographique de Salammbô, nouvellement créé et qui s'élevait au bord de la mer, quelques centaines de mètres plus loin.

Le directeur, M. H., jeune savant réputé, accueillit l'illustre visiteur avec son affabilité habituelle et, s'étant aperçu tout de suite qu'il avait affaire à un connaisseur averti, nous propose une visite détaillée de l'établissement.

L'enthousiasme de Gide croissait de salle en salle. « J'ai manqué ma vocation !, nous répétait-il. Au lieu de perdre mon temps à écrire, j'aurais dû me consacrer à l'histoire naturelle. » La visite terminée, la charmante Madame H., attachée elle aussi à la direction de l'Institut, vint nous offrir le thé. Quand nous prîmes congé, l'enthousiasme de Gide était sans limites : « Je garderai de cette visite un souvenir inoubliable, dit-il à notre hôte. Concevez-vous, Monsieur, toute l'étendue de votre bonheur ? Quelle joie ce doit être pour vous de pouvoir poursuivre ici, dans ce magnifique établissement, entouré d'une collaboratrice charmante, de beaux enfants, les recherches auxquelles vous vous adonnez avec une si belle passion ! En vérité, Monsieur, je vous le dis sans hésiter : vous êtes l'homme le plus heureux que j'aie jamais rencontré dans ma vie... » Dans la soirée, au cours d'un dîner qui réunissait les Burnet et quelques amis, il était encore tout plein de son sujet quand l'un des invités l'interrompit :

« Vous me voyez désolé de freiner votre enthousiasme, lui dit-il, mais les apparences sont parfois bien trompeuses. M. H., que vous considérez comme le plus heureux des hommes, est en fait un grand blessé de guerre, obligé de se ménager constamment et qui ne peut sortir qu'accompagné. On doute même qu'il puisse se rétablir complètement. » Depuis, les événements se sont chargés de prouver heureusement le contraire.

En apprenant cette nouvelle, Gide parut bouleversé. Toute sa soirée en resta empoisonnée. Il lui était intolérable de penser qu'il avait pu commettre une telle méprise et, indifférent à tout le reste, il ne songeait qu'aux moyens qui pourraient s'offrir à lui pour la réparer.

Le lendemain matin, quand je l'accompagnai au bateau, il était encore sous le coup de son émotion :

« Toute la nuit, j'ai été obsédé par cette malheureuse histoire, me dit-il. Elle m'a fait véritablement pleurer, mais je crois toutefois avoir trouvé le moyen indirect de manifester ma sympathie à M. H. Il existe dans ma

bibliothèque deux magnifiques volumes relatifs à la faune aquatique des mers du Sud (c'est que j'ai toujours été hanté par la perspective d'un voyage à Tahiti). Dès mon retour à Paris, je vous les ferai parvenir et vous les remettrez vous-même à M. H., en souvenir de ma visite. »

1930. Quatrième séjour de Gide

En octobre 1929, Roger Martin du Gard, accompagné de Marcel de Coppet, s'arrête à Tunis avant de se diriger vers le Sud. Dans *Confidence africaine* (1931), il décrira une librairie, installée dans « une grande ville du Nord de l'Afrique que je désignerai seulement par l'initiale Y (Oran, Alger, Constantine ou Tunis, à votre choix) ». Cette librairie « était évidemment une des premières de la ville. Située en un des points les plus fréquentés du centre, elle ne désemplassait pas de tout le jour. À midi et à sept heures, un commis baissait le volet de fer dans lequel une porte basse restait béante : le magasin cessait alors d'être une boutique de livres, pour devenir un petit cénacle où se réunissaient, leur tâche finie, des lettrés, des professeurs, des journalistes, des étudiants ; là, pendant une heure, des mains pieuses se passaient avec sérieux les médiocres nouveautés de Paris¹. »

Cette rencontre (« Vous êtes l'ange gardien de l'homme de lettres égaré sur le sol tunisien », lui écrit Martin du Gard) et l'amitié qui en résulta joueront en 1942 un rôle important dans la décision que prendra Gide de venir s'installer à Tunis.

En 1930, André Gide veut montrer la Tunisie à Élisabeth van Rysselberghe. Avant de se diriger vers les oasis, il s'attarde quelques jours à Tunis. Journal :

Tunis. 15 novembre.

Vu hier soir un film de René Clair : *Sous les toits de Paris*. Sans doute un des meilleurs films français ; peut-être le meilleur.

Rentré à minuit ; crapette jusqu'à 1 heure ; que je suis furieux d'avoir perdue.

Levé de bonne heure pour prendre Tournier que ses fonctions de juré appellent au tribunal. Nous nous y rendons avec lui. Une petite salle d'où la solennité des grandes Cours d'Assises est exclue. Tout se passe comme en famille. Six jurés flanquent de gauche et de droite les trois juges. Comme l'accusé est un Italien, trois de ces jurés sont Italiens. L'affaire n'a pas grand intérêt en elle-même : une tentative de vol qui ressortirait à

1. *Confidence africaine*, in *Œuvres complètes* de Roger Martin du Gard, « Bibl. de la Pléiade », 1955, t. II, pp. 1108 et 1111. [Note BAAG.]

la simple correctionnelle, n'était l'apparente effraction qui l'accompagne. Mais il n'est nullement certain que l'accusé soit vraiment le coupable. Et je rééprouve à neuf l'atroce angoisse qui m'étreignait à la Cour d'Assises de Rouen. L'implacable réquisitoire de l'accusateur public parlant au nom de la société, faisant appel aux instincts conservateurs des jurés, défense de la propriété... « où irions-nous, si... », etc. — me rendrait anarchiste. L'avocat défenseur, extrêmement jeune et des plus sympathiques, plaidait pour la première fois. Il était parvenu à me convaincre de l'innocence de son client, de sorte que la condamnation à cinq ans de prison sans sursis m'a proprement bouleversé.

16 novembre.

Toutes informations prises, le condamné est bien certainement le coupable (encore qu'il ne méritât pas une peine aussi forte). Le doute n'eût pas été possible, sans la crainte de compromettre une personnalité importante qui empêcha la pleine lumière de l'instruction.

Marcel Tournier eut à plusieurs reprises l'occasion de siéger comme juré au Tribunal Criminel de Tunis (qui correspondait à la Cour d'Assises française). Voici le détail du procès auquel assiste l'ancien juré de la Cour d'Assises de Rouen.

Une nuit, à Tunis, une honorable veuve de guerre dormait du sommeil du juste lorsqu'elle fut réveillée par un bruit suspect provenant de sa salle à manger. Pleine de courage, elle se lève, prend un revolver dans le tiroir de sa table, entre dans la pièce et se trouve nez à nez avec un cambrioleur en train de déménager l'argenterie. Très effrayé, celui-ci se relève d'un bond, abandonne son butin et saute par la fenêtre. La bonne dame l'ayant gratifié d'une balle dans les fesses, il pousse un cri de douleur, en italien, et s'évanouit dans la nuit. Trois jours plus tard, le médecin de l'hôpital du Kef signale qu'il a recueilli dans son service un blessé suspect, d'origine italienne, atteint d'un coup de feu à la cuisse. On emmène celui-ci à Tunis, on le confronte avec la veuve de guerre, qui le reconnaît sans hésitation. À l'audience, il nie éperdument, mais les versions qu'il donne sur l'origine de sa blessure s'avèrent toutes fausses. En dépit de ses dénégations, on le condamne à cinq ans de réclusion. Bouleversé, Gide sort du Tribunal en essayant une larme.

« Je n'ai pas du tout l'impression, me dit-il, que cet homme soit le véritable coupable. Il aurait dû tout au moins bénéficier du doute. » Au cours de la soirée, l'inspecteur Luciani, que Gide rencontrait parfois chez moi, vient nous donner le fin mot de l'histoire.

« N'ayez aucune inquiétude, Monsieur Gide. Je me suis occupé personnellement de cette affaire, et c'est bien lui qui a fait le coup.

— Mais cette femme n'a pu l'entrevoir qu'un instant... »

Luciani a un large sourire :

« J'aime mieux vous dire qu'elle n'est pas en cause. Cette nuit-là, elle partageait son lit avec un des plus hauts fonctionnaires de la Régence. C'est lui qui s'est levé et qui a tiré sur le copain. Peu habitué à ce genre de sport, il en fut d'ailleurs si catastrophé qu'il dut rester deux jours à la chambre. À l'instruction, il a parfaitement reconnu le coupable, mais, vu sa position, on ne pouvait décemment le citer comme témoin. »

Gide lève les bras au ciel :

« Cette dame aurait donc commis un faux témoignage ! »

Il réfléchit un instant, soupire, et ajoute d'un ton résigné :

« Faux témoignage ? Le mot dépasse évidemment ma pensée. Disons plutôt qu'en l'occasion il s'est agi plus simplement d'un témoignage par procuration... »

1942. Cinquième séjour de Gide

En 1942, réfugié à Nice, André Gide souffre de l'hostilité d'une certaine presse, et des restrictions alimentaires. La « Petite Dame » note, le 25 mars : « Les projets foisonnent du reste pour l'instant : Gide repart de la Tunisie pour l'hiver ; le passage de Tournier, ce libraire de Tunis avec lequel il est lié, a fait prendre plus de corps à cette idée. » Bientôt la décision est prise, et le 6 mai Gide débarque à Tunis. Journal :

Tunis, 7 mai.

Les boîtes de tabac dues aux munificences américaines me valent de sérieux ennuis au passage de la douane, dont le très obligeant Tournier arrive un peu trop tard pour me délivrer.

Lettres à Martin du Gard. Du même jour :

Si seulement j'avais ici ma bonne chambre de l'Adriatic !... Mais j'espère bientôt trouver mieux que l'hôtel. Tournier se montre d'une complaisance parfaite ; de plus, la bonne volonté des autorités supérieures me promet toutes les facilités.

Du 14 mai :

J'ai repris du poids depuis que je suis à Tunis. Huit jours ont suffi, car la nourriture y est abondante ; le pain à discrétion ; la chère variée. Des amis y viennent ajouter encore du beurre et des œufs. Tournier va répétant une phrase de vous à mon sujet : « Ne le laissez pas maigrir » ou quelque chose d'équivalent. Il s'empresse, s'ingénie à prévenir mes moindres besoins ; tout cela très discrètement ; il est parfait. Il m'a confié les clefs de son second magasin : *La Rose de sable*, et je peux, à toute heure du jour, m'installer au premier étage, dans une vaste pièce, au-

dessus de la boutique, où je trouve, incognito, silence, tranquillité assurée, fauteuils et même divan pour la sieste.

Marcel Tournier avait joué un rôle dans cette arrivée à Tunis :

Quand Gide nous avait quittés, en décembre 1930, après une randonnée de cinq semaines dans tout le pays, j'étais bien persuadé que c'était la dernière fois que je l'accompagnais au bateau. Lui-même ne venait-il pas de me déclarer, avant de monter à bord, que ce voyage représentait à ses yeux une sorte de pèlerinage, une viste d'adieu à cette Tunisie qu'il n'avait jamais cessé de chérir et dont il gardait d'impérissables souvenirs ?

Depuis, je n'avais eu qu'incidemment de ses nouvelles lorsque, quelque dix ans plus tard, peu après l'armistice, les événements se chargèrent de nous rapprocher.

Dans les premiers mois de 1941, au cours d'un bref séjour en France, j'étais allé passer deux jours à Grasse auprès de Montherlant. En le quittant, au lieu de redescendre directement sur Marseille, mon bateau ne partant que le lendemain, je m'arrêtai quelques heures à Nice, où je fus reçu par la famille de Roger Martin du Gard.

Au cours de la conversation, les restrictions, qui commençaient à se faire durement sentir dans la région, ne pouvaient manquer d'être à l'ordre du jour, et c'est ainsi que je fus amené à déclarer à mes hôtes que, la Tunisie bénéficiant encore d'une abondance relative, il me serait possible de leur faire adresser régulièrement des colis de vivres ; colis destinés en principe à la seule famille de l'expéditeur, mais, ajoutai-je, dans ce pays béni des Dieux, on ne se montre pas trop exigeant sur le degré de parenté.

Comme j'allais prendre congé :

« Si ce n'est pas trop abuser, pensez aussi à Gide, me demanda la maîtresse de maison. Vous n'ignorez pas son manque absolu de sens pratique. Il souffre, plus encore que nous, des difficultés du ravitaillement. »

De retour à Tunis, je fis adresser des colis à Martin du Gard, Montherlant et Gide. Au bureau des contrôles, l'employé chargé du visa s'étonna bien un peu de voir les membres de ma famille s'augmenter soudain d'aussi flatteuse façon ; mais ce devait être un ami des Lettres car, par la suite, il ne souleva jamais aucune objection.

Gide me remercia avec effusion du premier envoi. Plus que jamais, la Tunisie lui apparaissait comme une sorte de Paradis perdu.

« Vous savez, m'écrivait-il, que c'est là qu'eut lieu mon premier contact avec l'Afrique, l'Islam et tout ce dont, depuis, j'ai gardé la secrète et tenace nostalgie. Les raisons qui me faisaient aimer ce pays étaient, en ce temps et hier encore, tout autres qu'intellectuelles ; mais voici qu'aux

raisons du cœur et des sens s'ajoutent à présent celles aussi bien de l'esprit. D'un bout à l'autre de notre Afrique du Nord, nous assistons à un bien émouvant réveil... »

« Puisque la Tunisie vous laisse tant de regrets, lui répondis-je, pour quoi ne viendriez-vous pas vous y installer ? Il se trouve que l'amiral Esteva, notre nouveau Résident Général, est mon compatriote. Jadis, son père et le mien étaient liés d'amitié. Rien ne me serait plus facile aujourd'hui que de vous faire obtenir un sauf-conduit. »

Il m'écrivit quelques jours plus tard :

« ... Votre lettre fait miroiter devant mes yeux des perspectives bien attrayantes. Inattendues... car, vraiment, je n'y songeai guère, et l'horizon restait pour moi tristement bouché. Et tout à coup, magicien, vous soulevez la toile de fond.

« De toute manière, je ne pensais pas passer un second hiver à Cabris ; ni non plus rentrer à Paris, pour les multiples raisons que vous pouvez soupçonner. Certainement, de toutes les résidences possibles, aucune ne me sourit davantage que Tunis... »

Quelques semaines plus tard, ce projet sembla se préciser dans son esprit. Il envisageait des possibilités d'hivernage, en compagnie de sa fille qu'il aurait voulu faire inscrire au lycée de la ville. L'année s'acheva cependant sans qu'il eût pris une décision ; mais, en février 42, ayant eu vent de ma prochaine venue, il me pria instamment d'aller le voir à Nice :

« J'attends d'une conversation avec vous l'aiguillage de ma destinée. »

Dans les premiers jours de mars, il me reçut un après-midi à l'hôtel Adriatic. Je le trouvai inquiet et amaigri.

« Ici, me dit-il, je ne me sens plus en sûreté. La presse continue à se déchaîner contre moi ; on m'accuse d'avoir perverti la jeunesse. Il y a quelques mois à peine, alors que je devais faire une conférence d'ordre purement littéraire sur Henri Michaux, la Légion m'a empêché de parler. Vous me connaissez assez pour savoir à quel point j'ai pu en être affecté. Aujourd'hui, je n'ai plus qu'une seule idée en tête : quitter ce pays. Je doute si, sans vous, j'aurais su m'y décider, tant grandit avec l'âge ma crainte des formalités. Dès que vous aurez regagné Tunis, présentez ma requête au Résident. Vous aurez droit l'un et l'autre à toute ma reconnaissance. »

Au lendemain de mon retour, je fus reçu par l'Amiral.

« Nous allons demander au préfet des Alpes-Maritimes de faire établir un sauf-conduit pour M. Gide », me déclara-t-il. Et il ajouta en riant :

« Vous me promettez qu'au moins il sera sage ! »

Je pensai tout d'abord que l'Amiral voulait parler d'une activité poli-

tique possible de la part de notre visiteur (et de fait la commission italienne d'armistice fit des représentations à la Résidence au lendemain de son arrivée) — mais je compris très vite qu'il s'agissait d'autre chose.

« Vos craintes, Amiral, me paraissent bien superflues, m'écriai-je avec feu. Il ne faut tout de même pas oublier qu'il va sur ses soixante-quatorze ans ! »

Plus tard, quand parut la troisième partie de son *Journal*, Gide devait m'apprendre que ma candeur avait été grande, tout au moins sur ce chapitre-là.

Quand il arriva à Tunis, dans la matinée du 6 mai, j'étais allé l'attendre au bateau en compagnie de mon fidèle Salah. L'accès des quais ayant été interdit depuis la guerre, il nous fallut stationner derrière les grilles qui clôturent le port. Dix minutes après l'accostage, les premiers passagers commencent à défiler devant nous. Un grand quart d'heure s'écoule : pas de Gide. Les yeux fixés sur l'intérieur du hangar où se passait la visite de la douane, il me semble toutefois entrevoir un instant le célèbre manteau de loden de l'écrivain. Enfin, au bout de quarante-cinq minutes, alors que tous les passagers étaient déjà sortis et que je me disposais à téléphoner à la Compagnie, nous le vîmes arriver, suivi d'un porteur. Il paraissait littéralement effondré.

« Il m'arrive une aventure effroyable, me dit-il, et qui me paraît de bien mauvais augure. La veille de mon départ, mes amis de l'ambassade américaine à Vichy avaient eu la délicatesse de me faire parvenir deux kilos de tabac blond. Je place les boîtes bien évidence dans ma malle, les signale moi-même à l'attention du douanier et, en toute innocence, lui présente à titre justificatif la lettre d'envoi à en-tête de l'ambassade. Le douanier en réfère à son chef qui, après avoir parcouru le papier, me déclare froidement : "Vous ne devriez pas ignorer que ce document n'a aucune valeur officielle. Si vous désirez conserver ce tabac, il vous faudra verser 3 800 francs de droits d'entrée." Je proteste, affirme — et ce n'est que trop vrai — que je n'ai pas les moyens de payer une telle somme. Rien n'y fait. Après une demi-heure de vaines palabres, toutes les boîtes m'ont été confisquées. Vous conviendrez avec moi que ce voyage commence plutôt mal... »

Devant son désarroi total, je me dis : si je ne tente pas une démarche à l'instant, il ne sera sûrement pas fichu de faire honneur au déjeuner qu'on a préparé spécialement pour lui. Sans perdre une minute, je le conduis au Tunisia Palace, puis, tandis qu'il s'installe, cours à la Résidence, me fais annoncer au chef de cabinet et lui fais part de la mésaventure dont notre illustre visiteur vien d'être victime.

« Vous vous inquiétez pour bien peu de chose, me dit-il. Patientez ici

cinq minutes, le temps que j'aie téléphoner au Directeur des Douanes. »

Quelques instants plus tard, il vient me retrouver :

« Tout est arrangé », me déclare-t-il en souriant.

Je le remerciai chaleureusement de sa providentielle intervention :

« Vous ne vous doutez pas du soulagement que cette bonne nouvelle va lui apporter. » Et j'ajoutai : « À quelle heure faudra-t-il envoyer Salah au port pour reprendre possession du tabac ?

— Inutile de déranger Salah. Un douanier ira déposer les boîtes au Tunisia dès le début de l'après-midi... »

Chère Tunisie ! pensai-je avec une joyeuse tendresse, tandis que, d'un pas léger, je me hâtais de reprendre le chemin de l'hôtel.

Lorsque Gide apprit que son trésor allait lui être restitué, il redevint un autre homme. Les émotions de la matinée eurent tout au moins cet heureux résultat de le mettre en appétit car, si nous nous reportons à son *Journal*, c'est avec une « voracité lyrique » qu'une demi-heure plus tard il s'attaquait aux « dix sortes de hors-d'œuvre » qui lui furent présentés.

Quelques semaines plus tard, avant de s'installer à Sidi-Bou-Saïd, André Gide écrivait sur la page de garde d'un exemplaire de son *Voyage au Congo* cette dédicace :

« C'est à Tunis que j'ai d'abord pris contact avec la terre africaine. Il y a cinquante ans de cela. Le vaste continent plein de mystère et de sauvage ardeur m'attirait depuis ma jeunesse. Paul Albert Laurens fut le compagnon fraternel d'une sorte d'initiation qui eut sur moi une profonde influence.

« C'est en Tunisie que, par la suite, je suis le plus souvent retourné, n'imaginant pas pouvoir trouver où que ce soit pays plus beau ni plus étrangement séducteur ; désireux tout à la fois de raviver mes premiers souvenirs et d'inviter autrui à partager mon ravissement. C'est ainsi que, sitôt marié, j'y menai ma femme ; puis, à chaque nouveau départ pour l'Afrique, entraînant un compagnon entraîneur : Ghéon, Jef Last, Élisabeth Herbart, Pierre Herbart, Marc Allégret. C'est avec ce dernier que j'entrepris le Voyage au Congo dont voici le récit fidèle.

« Me retrouvant à Tunis aujourd'hui, j'ai plaisir à tracer ces lignes sur ce volume — auquel je souhaite que puisse donner quelque prix l'expression de ma reconnaissance pour Tunis même et pour les amis charmants qui conspirent à m'y rendre heureux.

« Tunis, Juin 1942.

« André Gide. »